quelle sauce les mangez-vous ?

— A l'huile et au vinaigre.

— Mais c'est une horreur ! Enfin, il y a moyen de s'arranger. Fanchon, vous partagerez le paquet en deux, et vous ferez les portions égales. La première sera pour l'abbé ; la seconde, accommodée à la sauce blanche, sera pour moi, et surtout beaucoup de sauce.

Le lendemain, à l'heure dite, nos deux amis assis l'un face en de l'autre à la table de Fontenelle, étaient en train de commencer le dîner dont les asperges devaient surtout faire les honneurs.

— Ah ! ça, l'abbé, disait Fontenelle, vous me paraissez bien triste, aujourd'hui. Qu'avez-vous donc ?

— Cela ne va pas comme je voudrais. Je me sens tout mal à l'aise, sans être malade.

— L'abbé, vous prenez les choses trop à cœur. Je sais bien que les ennuis ne vous manquent pas. Vous avez perdu un neveu, votre sœur est malade et peu fortunée. Est-ce une raison pour se désoler ? Faites donc comme moi, mon cher ami : je ne prends de souci que ce que je ne puis m'empêcher d'en prendre. Vous vous tatez trop de chagrin, l'abbé, vous ne vieillirez pas. Laissez un peu les autres se tirer d'affaire et pensez d'abord à vous.

— Mon ami, l'important n'est pas de vieillir, c'est de bien vivre.

— Ah ! ça, est-ce que je vis mal ?

— Hum !... hum !... mal ?... je ne le dis pas. Mais vivez-vous aussi bien que vous le pourriez ? Car enfin, la vie présente n'est qu'un passage.

— L'abbé, vous me sermonnez un autre jour ; aujourd'hui pensons aux asperges qui vont venir. Pourvu qu'elle m'ait fait autant de sauce qu'il m'en faut ! Elle en fait toujours trop peu !

Ainsi parlait ce vieil enfant que le pauvre abbé essayait souvent de rendre plus sérieux, mais il n'y réussissait guère.

Quelques minutes plus tard, l'abbé poussa un grand soupir, et, se renversant sur son siège, il parut murmurer une dernière prière.